



# Sothik

Marie Desplechin • Sothik Hok



*l'école des loisirs*

## Passer la parole aux autres...

Fin 2013, Marie Desplechin se rend au Cambodge pour soutenir l'action de l'association Sipar qui travaille au développement, sous toutes ses formes, de la lecture dans ce pays. Elle y fait la connaissance de Sothik Hok, le responsable cambodgien de l'association. Né en 1967, celui-ci a passé toute son enfance sous le régime de terreur des Khmers rouges. Déportations, familles séparées, assassinats, lavage de cerveaux, tortures, famine... Sothik a connu tout cela.

*J'ai beaucoup de choses à raconter, malheureusement je n'ai pas le temps de les écrire, dit-il à Marie Desplechin.*

Pas le temps ? Qu'à cela ne tienne ! Elle adore se plonger dans les histoires des autres, les écouter, les écrire, les raconter et, au sens plein du terme, se faire leur porte-parole.



Ce document est sous licence Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification CC BY-NC-ND

Lors du concours d'entrée au CFJ (Centre de formation des journalistes), n'a-t-elle pas répondu à une examinatrice qui l'interrogeait sur ses raisons de vouloir faire ce métier : « Je voudrais passer la parole aux autres... » ?

Marie Desplechin parle ici de sa rencontre avec Sothik et de la façon dont, ensemble, ils ont travaillé à cette « histoire vraie ».

*C'est Suzanne Sevray qui m'a présenté Sipar, association française qui s'est donné pour mission de développer la lecture au Cambodge à travers une activité de construction de bibliothèques et d'édition. Je connaissais Suzanne parce qu'elle s'est longtemps occupée des droits étrangers à l'école des loisirs. Comme je n'avais pas d'idée très précise de ce que je pourrais faire d'utile, je suis partie trois semaines pour le Cambodge, afin de faire la connaissance de l'organisation qui compte une quarantaine de salariés. Sothik Hok, le directeur, est venu me chercher à mon arrivée à Phnom Penh. Sur la route qui nous ramenait de l'aéroport, nous avons parlé d'écriture et il m'a glissé qu'il avait toujours pensé à faire le récit de son enfance, mais qu'il travaillait trop pour avoir le temps d'écrire. J'ai tout de suite pensé que nous pourrions le faire ensemble mais, sur l'instant, je n'ai rien dit. Faire un livre avec quelqu'un n'est pas une expérience anodine. C'est un travail qui prend du temps. Et surtout, il faut pouvoir partager de la confiance et de la sympathie. L'un des coauteurs va devoir se confier et de se laisser déposséder d'une partie de soi. Pour l'autre, il va falloir adopter quelqu'un et le porter. C'est d'autant plus long que ce qui est à raconter est douloureux. Les souvenirs horribles ont tendance à s'enfouir dans la mémoire.*

*Je n'étais encore jamais allée en Asie du Sud-Est. Pendant trois semaines, tous les jours, j'ai visité des bibliothèques, des écoles, une entreprise, des prisons. J'ai rencontré des clubs de jeunes volontaires dans les campagnes, j'ai accompagné des bibliobus et des conteurs. J'ai parlé aussi avec les éditeurs qui me disaient leurs difficultés à publier des textes pour les adolescents.*

*Je gardais en tête l'idée de proposer ce que je sais faire, un texte, mais de façon encore assez floue. Dans l'ensemble, j'essayais surtout de ressentir ce que je voyais, et d'en comprendre ce que je pouvais espérer comprendre.*

*En sous-texte de ce qui se passe aujourd'hui dans le pays, on devine partout le passé, et la marque tragique de ce qu'a été la dictature des Khmers rouges entre 1975 et 1979. Mais c'est une dimension dont ne parle pas, ou peu, avec les Cambodgiens. Il y a quantité de raisons à cela : la culture khmère sans doute, le caractère récent des événements (combien de temps en France pour parler des persécutions et des déportations sous la Collaboration ?), l'ampleur du massacre et la violence du traumatisme, et le fait que les crimes aient été tard et très peu jugés. J'avais lu pas mal de bouquins, notamment L'élimination, de Rithy Panh et Christophe Bataille. Ce texte, écrit à deux, évoque la figure du tortionnaire Duch et raconte parallèlement l'enfance de Rithy Panh. C'est une lecture hallucinante et nécessaire pour un lecteur adulte, mais impossible à donner à un jeune adolescent, en raison de la cruauté de ce qu'il raconte et du désespoir qu'il inspire.*

*Pourtant, il me semblait qu'il serait bon de donner, sur cette époque, un premier texte destiné aux enfants. Ils vivent dans un étrange silence : toutes les familles ont été touchées, des membres manquent partout, et pourtant l'histoire garde quelque chose de tabou. C'est souvent le cas aussi dans les familles qui ont pu se réfugier en France. On ne parle pas. Là encore le parallèle s'impose avec la déportation : il semblait impossible à ceux qui l'avaient vécue de la raconter autour d'eux, parce que personne ne voulait les entendre, mais aussi à cause du caractère intransmissible de l'expérience. Or on sait combien le silence engendre de souffrances.*

*Je me disais aussi que la folie des dirigeants Khmers rouges s'apparentait à toutes les folies fondées sur une idéologie eschatologique déshumanisante, du Troisième Reich nazi à l'organisation de l'État islamique aujourd'hui. Haine de la liberté, de toute forme de connaissance et d'art, soumission à un ordre supérieur obtus, enrégimentement des enfants. J'ai pensé que donner des éléments d'information sur le régime des Khmers rouges pourrait peut-être aider à lire ce qui se passe aujourd'hui.*

*Sothik m'avait dit qu'à la chute du régime, il avait retrouvé ses parents et ses frères et sœurs. Il a fait des études, poursuivi son cursus en Russie et en France. Bref, son histoire se terminait de façon assez positive pour rendre supportable le récit des années difficiles. De plus, comme il avait vécu à la campagne, il n'avait pas eu à subir les déportations meurtrières des villes. Enfin, il n'avait pas été enfant soldat. Il existe, chez Gallimard, le récit d'un enfant soldat, dont la lecture est insoutenable.*

*Toutes ces petites réflexions ont fait qu'à la veille de mon départ, j'ai proposé à Sothik que lui et moi fassions ensemble un livre pour enfants, qu'il pourrait choisir, le jour venu, d'éditer aussi au Cambodge. Nous avons mis quelques mois et presque une dizaine de versions pour aboutir (le souvenir est lent à ressurgir), en travaillant par Skype à distance, et de visu lors de ses voyages en France au siège de Sipar. Le récit de Sothik apporte des connaissances sur une période de l'histoire, mais il a été pour moi, comme il le sera j'espère pour ses lecteurs, la grande aventure d'un petit garçon qui se débrouille comme un chef dans un monde hostile. Il dit des choses difficiles et justes sur l'enfance : on peut oublier ses parents, on peut avoir envie de travailler avec les méchants, on peut se laisser écraser par la peur, mais on peut aussi conserver son penchant à l'insolence, on peut se débrouiller pour survivre dans la catastrophe, on peut reporter son besoin d'amour sur un animal. Après tout, c'est le registre de bien des dystopies. Seulement, ici c'est la réalité.*

Marie Desplechin

C'est donc dit : le temps d'un livre, Marie Desplechin deviendra le porte-voix de Sothik autant que son porte-plume.

*L'année de ma naissance, commence Sothik, 1967, l'année de la Chèvre, nous formons une famille heureuse... À 8000 kilomètres de là, Marie écrit.*

Ainsi commence l'« histoire vraie » de Sothik

### À lire également :

***Mao et moi***, de Chen Jiang Hong : Chen Jiang Hong raconte son enfance en Chine au moment de la révolution culturelle.

## Un monde meilleur

Ce n'est pas la première fois que Marie Desplechin se trouve confrontée au souvenir de l'époque des Khmers rouges. Dans un [article du Monde](#) daté de juillet 2005, « *Quand j'avais l'âge d'être*

garde-rouge », elle se souvient de ses rêves et de ses enthousiasmes d'adolescente pour ces utopies idéologiques qui promettaient l'égalité de tous, le bonheur obligatoire et les lendemains qui chantent :

*« Les Américains sont de beaux salauds, écrit-elle, à la différence des Russes et des Chinois qui sont des peuples rêveurs et justes, dirigés par des héros, avec fermeté mais avec clairvoyance. Je crois, moi, que le monde sera juste un jour, et que nous y serons tous heureux. Quand je pense à tout ce bonheur et à toute cette justice à venir, je me sens l'âme pleine d'allégresse. Je suis gorgée de calcium, d'hormones et d'endorphines. Et je fais confiance aux camarades internationalistes pour que nous accomplissions ensemble le destin sublime de l'humanité. »*

Le 17 avril 1975, boostés par la nouvelle de la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges, les jeunes du comité d'action lycéen – dont elle fait partie – barbouillent les murs du lycée de slogans en soutien à la révolution khmère. Lesquels ? Marie ne s'en souvient plus vraiment, espérant seulement n'avoir rien repris des slogans les plus extrêmes de l'Angkar : « Qui proteste est un ennemi, qui s'oppose est un cadavre » !

*« Nous étions comme des animaux grisés, se rappelle-t-elle. Nous qui vivions comme des castors, nous en appelions à la fureur et au sang répandu, comme des hyènes, comme des requins, comme des varans. Nous qui dormions chaque soir dans nos lits, nous rêvions douillettement de Robespierre, parce qu'il était inflexible. »*

L'article se termine sur un constat désabusé, fait trente ans plus tard :

*« Pour ce qui me concerne, je fais toujours partie des Heureux du monde. Personne ne m'a jamais demandé de rendre compte de mes actes le 17 avril 1975, quand j'étais enthousiaste et presque grasse, et que j'avais l'âge d'être garde rouge. »*

D'un côté, l'idéalisme des rêves d'égalité et de bonheur des années 75, de l'autre la réalité glaciale et meurtrière vécue par Sothik et mise en mots par Marie.

Quelqu'un qui ne possède rien n'a rien à perdre, dit Sothik en évoquant, page 23, l'espoir que fait naître dans la population l'arrivée des Khmers rouges. Est-ce bien exact ? Il reste... tout ce qui ne se possède pas : l'image de soi, la conscience d'appartenir à une famille, à une communauté, le respect des autres et de soi...

La lecture de cet article, au regard de l'histoire de Sothik, est l'occasion d'approcher l'irréductible contradiction qui existe entre utopie et réalité.

## À lire :

[Le passeur](#), de Lois Lowry

Le monde de Jonas ne connaît ni la violence ni la démence politique du monde de Sothik. Mais, comme dans l'utopie idéaliste des Khmers rouges, il vit dans un monde où pauvreté, misère et chômage n'existent pas. Les inégalités n'existent pas. La désobéissance et la révolte n'existent pas. L'harmonie règne, le comité des sages y veille. Les personnes trop âgées, ainsi que les nouveau-nés inaptes sont «élargis», personne ne sait exactement ce que cela veut dire. Tout semble aller pour le mieux, sans heurts ni accrocs. Mais peut-on réellement vivre dans un tel monde ?

## Un monde à l'envers

Sothik et ses camarades vivent dans un monde où les slogans de la propagande font office de règles de vie. Interdiction, proclame [l'Angkar](#), de réfléchir par soi-même et de se forger sa propre opinion : les maximes que nous avons imaginées à l'intention du peuple doivent désormais lui servir de règle.

Famille, travail, rapport aux autres, ennemis... chaque instant de la journée, chaque action se résume à des phrases simples qui sont autant d'inversion de la réalité et plongent les enfants dans un monde dénué de tout repère. L'exemple du chant révolutionnaire de la page 73 est particulièrement édifiant.

Alors que les enfants manquent de tout (famille, nourriture, hygiène, vêtements, éducation...) les hymnes qu'ils doivent chanter à la gloire de l'Angkar proclament l'exact contraire :

*Aujourd'hui, la glorieuse révolution nous fait tous vivre,*

*Éclatants de santé, pleins de force pour la vie collective.*

*Vêtus, nous ignorons le froid de la nuit...*

« Nous vivons, conclut Sothik, dans un monde à l'envers, où le faux est devenu le vrai, où le mensonge est devenu la vérité. »

### À faire :

- Relever au fil de la lecture les slogans révolutionnaire de l'Angkar.
- Quelle est leur signification ?
- À qui s'adressent-ils ?
- Que cherchent-ils à « faire entrer dans les têtes. »

On trouvera [ici d'autres slogans](#) utilisés par les Khmers rouges.

Le régime nord-coréen, l'une des dictatures actuelles les plus dures, utilise lui aussi l'arme des slogans aux fins de bourrage de crânes. À l'occasion du soixante-dixième anniversaire du régime, près de trois cents nouveaux slogans ont été dévoilés sur son [site officiel](#). Certains sont étonnants ! À découvrir [ici](#)...

## Lavage de cerveau

Les slogans préfabriqués et les chants glorieux ne sont qu'une des techniques de lavage de cerveaux qu'utilisent les Khmers rouges.

« Dans le projet des dirigeants, tout le monde doit penser comme eux. Quoi de plus égal qu'une seule pensée pour tous ? Pour empêcher les idées dangereuses de se développer, il faut prendre

très tôt le contrôle de l'esprit des enfants. » (page 43)

Et plus loin (page 51) : « On peut remarquer que, si nos pyjamas ne sont pas souvent lavés, nos cerveaux, eux, sont parfaitement nettoyés. »

Et encore plus loin : « Répétés à longueur de journée, ils (les slogans) résument notre vie. » (page 72)

Aux yeux de l'Angkar, l'individu n'est rien. Il n'a d'utilité que fondu dans un groupe : groupe de travailleurs, groupe de combattants, etc. au sein duquel il n'est plus qu'un pion interchangeable et dénué de toute valeur propre. « Vous garder en vie ne nous rapporte rien, vous supprimer ne nous coûte rien », proclame l'un des slogans de l'Angkar (page 48).

Dès lors, le projet des responsables khmers rouges est de transformer chacun, dès le plus jeune âge, en l'un des « pions » de la société. Et pour atteindre ce but, toutes les dictatures du monde, quelles que soient leurs orientations politiques, ont utilisé les mêmes méthodes de coercition dont les différentes techniques se retrouvent au fil des chapitres :

- affamer (cf. page 56)
- assassiner (cf. page 68)
- chanter, ressasser à longueur de journée les mêmes slogans. (cf. page 72)
- déporter (cf. page 33)
- faire combattre des enfants-soldats (cf. pages 81 et 82)
- faire perdre aux gens tout repère temporel et géographique (cf. page 49)
- faire régner la peur (cf. page 21)
- inciter à la délation systématique (cf. page 53)
- installer un système de surveillance réciproque continue (cf. page 54)
- imposer une discipline de fer (cf. page 49)
- obliger à des horaires de travail exténuants (cf. page 59)
- obliger à une vie en collectivité continue
- réduire l'instruction au minimum (cf. page 70)
- séparer les familles (cf. page 43)
- utiliser la torture (cf. pages 47 et 48)

### **À faire :**

Au fil de la lecture, noter les phrases se rapportant à chacune des ces techniques de lavage de cerveau.

Lesquelles reviennent systématiquement ?

Quelles sont celles sur lesquelles Sothik insiste particulièrement ?

# Écrire

## La brutalité des faits

Sothik raconte, Marie écrit et se fait son porte-parole. La réalité de ce qui s'est passé durant les trois ans, huit mois et vingt jours qu'a duré le règne de l'Angkar est terrifiante, faite de meurtres, de tortures, de déportations, de délations...

Comment décrire cela sans tomber dans le piège du voyeurisme ?

Marie Desplechin a opté pour une extrême sobriété :

Un récit de moins de cent pages, entièrement au présent. Des phrases courtes, descriptives avec juste ce qu'il faut de mots pour que le lecteur ressente l'horreur de ce qui s'est passé. La réalité est à ce point insupportable qu'elle n'a pas besoin d'emphase pour sidérer le lecteur.

Un seul exemple, pris au début du chapitre 7, *La rizière*.

*« Je n'ai pas d'amis. C'est normal. Sous les Khmers rouges, on a des collègues, mais pas d'amis. Parce qu'elle entraîne des attachements et des préférences, l'amitié menace l'esprit de groupe. »*

Le simple énoncé des faits, loin d'assécher la réalité, souligne sa brutalité.

## Des retours sur soi

De temps à autre – rarement –, le récit de Sothik est ponctué d'une réflexion personnelle, d'un retour sur soi qui permet de prendre un peu de distance par rapport à la violence du quotidien :

*« Je ne me souviens plus du temps d'avant les bombes. »* (page 17)

*« Je me dis que c'est peut-être ça, la vie. La mort possible tout le temps. »* (page 21)

*« Je ne peux pas faire comme si notre vie quotidienne n'était pas faite d'horreur et de terreur. »* (page 67)

## À faire :

Rechercher au fil du texte ces moments où Sothik prend un peu de distance par rapport aux événements ?

Qu'apportent ces phrases au récit ?

S'agit-il des phrases qui correspondent à l'enfant qu'il a été, ou à l'adulte qu'il est devenu.

## Une question

*En commençant mon récit, se questionne Sothik au début du chapitre 9 (et sans doute Marie Desplechin !), je me suis demandé jusqu'où je devais aller. Ai-je le droit d'infliger de nouveaux traumatismes aux enfants qui me lisent ? [...] Mais je ne peux pas garder dans le silence ce qui m'a marqué à jamais... (page 67)*

Le titre de ce chapitre ? *Les crimes*.

Sothik y raconte la disparition de ses amis chams, Math et Kosal.

La question qui se pose s'est posée à tous ceux qui ont eu l'horreur et la mort à raconter : jusqu'à quel point peut-on dire les choses ?

Il y va du respect dû à ceux qui sont morts. Du respect des lecteurs, aussi.

### À faire :

On pourra tout particulièrement s'attacher aux pages 68 et 69, pour voir quelle réponse Marie Desplechin et Sothik Hok ont donné à cette question du « faut-il tout dire ? »

Avec une classe, on pourra aussi se poser cette même question pour les images, principalement en liaison avec les attentats de ces derniers mois : jusqu'où montrer l'horreur ? Jusqu'où informer sans flatter le voyeurisme ?

## Lexique

Marie Desplechin a fait le choix d'un récit simple... et donc de mots simples. Cependant les quelques mots d'origine cambodgienne que l'on croise ici ou là méritent de courtes précisions.

**Angkar** : mot cambodgien qui signifie « l'organisation » et désignait la direction du Parti communiste.

**Chams** : les Cambodgiens de confession musulmane (on prononce « tiam »). Le régime khmer rouge s'y est particulièrement attaqué. [La population Chams](#) était estimée, avant 1975, à environ 250 000 personnes. Plus de 100 000 auraient succombé au régime de Pol Pot.

**Kampuchéa** : mot khmer pour désigner le Cambodge. Il a été utilisé par les Khmers rouges pour désigner le pays sous leur régime : le Kampuchéa démocratique.

**Khmer** : nom du groupe ethnique dominant au Cambodge. Les Khmers représentent près de 90% de la population aux côtés d'autres groupes minoritaires comme les Chinois ou Vietnamiens du Cambodge ou encore des groupes installés là depuis des siècles : les Saoch, les Péars ou les Khrêk...

**Krama** : large morceau de coton qui peut servir tout à la fois de couverture, de chapeau, de porte-bébé, etc.

**Neak Ta** : Dans la tradition cambodgienne, le Neak Ta est l'ancêtre, celui qui a donné la terre aux hommes. Il est attaché à un lieu ou à un village dont il protège les habitants.

**Stupa** : colonne ou empilement de pierres où serait conservé une relique du Bouddha.

## Une histoire dans l'Histoire

Sothik est un récit dans lequel Histoire (avec un grand H) et histoire personnelle (celle de Sothik) se mêlent de façon indissociable. Toutes deux s'enracinent dans les bouleversements poli-



tiques et idéologiques qui, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, ont bouleversé le monde et tout particulièrement le Sud-Est asiatique.

Ces quelques jalons chronologiques permettront de s'y retrouver et de resituer l'histoire de Sothik dans le fil de l'Histoire.

([annexe](#))

## Pour aller plus loin

### À lire :

- [Mao et moi](#), de Chen Jiang Hong
- [La route des ossements](#), d'Anne Fine
- [La maison du Scorpion](#), de Nancy Farmer
- [Lunerr](#) (2 tomes), de Frédéric Taragorn
- [Une poignée d'étoiles](#), de Rafik Schami
- [Kama](#) et [Le ring de la mort](#), de Jean-Jacques Greif
- [Fils de guerre](#), de Xavier-Laurent Petit
- [Mon enfance en Allemagne nazie](#), de Ilse Koehn

### À voir :

- [La déchirure](#), de Roland Joffé
- [Les films de Rithy Panh](#). (*Un soir, après la guerre ; S21...*)  
Né en 1964, Rithy Panh a, comme Sothik Hok, vécu la période des Khmers rouges lorsqu'il était enfant. Toute son œuvre est ancrée dans le souvenir et la dénonciation du régime de Pol Pot.

### Sur le net :

- [L'association Sipar](#), pour laquelle Marie Desplechin est allée au Cambodge et dont Sothik Hok est le responsable cambodgien, travaille à la diffusion, sous toutes ses formes, du livre et de la lecture au Cambodge : création de bibliothèques, formation de bibliothécaires, implantation de la lecture dans les écoles, les hôpitaux, les prisons, etc.
- Le site « [L'après-génocide au Cambodge](#) ».
- Le [musée du Génocide](#), implanté dans l'ancienne prison khmère rouge S21. (En anglais)
- [L'association internationale de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides](#).
- Ce reportage sur les Khmers rouges : [Le pouvoir et la terreur](#).
- À l'opposé de la terreur politique des Khmers rouges, le mot de « Cambodge » évoque le raffinement infini de la culture khmère telle qu'il se dévoile dans les temples et [le site d'Angkor Vat](#).

- Le photographe espagnol [Omar Havana](#) a vécu six ans au Cambodge (de 2008 à 2014). Il en a rapporté des images souvent dures du quotidien du peuple cambodgien. À la fois rude et plein de tendresse, son reportage sur [la mousson](#) est particulièrement frappant.

## Annexe : Une histoire dans l'histoire

Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, obtient l'indépendance de son pays qui était sous protectorat français depuis 1863.

1953

Pol Pot, futur dirigeant des Khmers rouges, crée le parti communiste cambodgien.

1960

Un coup d'État, organisé par le général Lon Nol – militaire pro-américain – renverse le roi Sihanouk. La monarchie est abolie et remplacée par une république. Les révolutionnaires khmers rouges s'attaquent à l'armée républicaine du Cambodge. L'armée américaine organise des bombardements intensifs pour les faire reculer (page 18).

1970

1967

Naissance de Sothik Hok.

1970

« L'armée de la forêt » (les Khmers rouges) occupent le village de Sothik (page 19).

L'armée américaine se désengage du Cambodge.

1973

1973

Naissance de Sokol, frère de Sothik (page 28). Sa famille est déplacée une première fois (page 33).

Le 17 avril, les Khmers rouges s'emparent de Phnom Penh (page 39).

1975

1975

La famille de Sothik est déplacée une deuxième fois dans un village « cham » - les cambodgiens musulmans (page 42) - et Sothik est séparé de sa famille (page 43), il en sera par la suite éloigné (page 53).

Pol Pot définit les grands axes de sa politique : abolition de l'argent, fermeture des frontières, déportation massive des habitants des villes vers les campagnes... C'est le début des assassinats, de la famine et de la mise en esclavage de tout le peuple cambodgien.

Pol Pot est nommé premier ministre du Kampuchéa démocratique, nouveau nom du Cambodge.

1976

Le Vietnam soutient les opposants au régime khmer rouge et s'engage dans la lutte contre lui (page 81).

1977

Le Vietnam déclare la guerre au Cambodge (page 83).

1978

Les troupes vietnamiennes avancent vers Phnom Penh et prennent la ville le 7 janvier (page 84). Le Vietnam occupe le Cambodge jusqu'en 1989, mais les Khmers rouges, repliés au nord du pays, poursuivront la guérilla pendant une dizaine d'années.

1979

Fin de l'occupation vietnamienne.

1989

Début des arrestations des principaux responsables khmers rouges qui doivent être traduits devant la justice. Arrestation de Pol Pot.

1997

Mort de Pol Pot.

1998

Début des procès menés par la justice cambodgienne et internationale contre les anciens dirigeants khmers rouges.

2006

Première inculpation pour crime contre l'humanité de Duch, l'un des dirigeants khmers rouges.

2007

1978

Sothik devient « bouvier » (page 75).

1979

Le 8 janvier, le chef de camp de Sothik annonce aux enfants qu'ils peuvent « rentrer chez eux » (page 84). Sothik retrouve sa famille (page 86).

Sa sœur « trafique » sa date de naissance pour qu'il puisse aller à l'école : désormais Sothik est né en 1969, et non pas en 1967 (page 89).

1979

Rencontre de Sothik Hok et Marie Desplechin. Sothik raconte ses souvenirs d'enfance, Marie est son « porte-plume » (page 7).